

Chacun dit adieu ! pour six longs mois, à la nature, à la campagne, à ses courses, à ses excursions, à quelques parties favorites, à quelque village bien-aimé du sol natal ; le chasseur dit adieu à la montagne, aux forêts, aux îles, témoins de ses hauts faits et de son adresse, et suspend son bon vieux fusil aux parois de sa maison ; l'amateur de la pêche, à sa barque, au lac, à la rivière, où il passa de si agréables instants mêlés d'attente et d'anxiété. L'amateur de courses, le sportsman pur sang regrette les jours du turf, des paris et de la hamboche sous toutes les formes, en attendant que la raquette et les courses au trot viennent réchauffer et activer sa pauvre existence, si vide d'émotions quelconques autres que celles du sport. L'industrie va terminer sa campagne de construction, d'édification, de démolition et de badigeonnage. Les marchands de la campagne et du Haut-Canada terminent leurs achats d'automne, et les affaires de la saison vont se clore dans quelques jours. Chacun se cabane, voit si son nid est bien clos, bien chaud, bien confortable, achète sa provision de bois, monte ses poêles et ses doubles chassis, et attend la bise. Les vaisseaux d'outre-mer désertent notre port et se sauvent déjà bien vite de peur des récifs, semés dans le golfe, qui sont la terreur des navigateurs, et pour cause. Les goélettes et les barques arrivent, les unes chargées de bois, et les autres d'huîtres.

Nous apprenons que l'ouragan de dimanche à lundi a été tout-à-fait désastreux. Plusieurs vaisseaux, partis de Québec pour l'Angleterre, ont été obligés de rebrousser chemin, d'autres qui montaient dans le golfe, ont éprouvé des avaries et ne pourront continuer leur route, ou seront obligés de prendre leur chargement aux ports d'en bas. La *Queen*, qui était au quai à Québec, a été malheureuse, le vent a brisé un de ses tuyaux, et emporté une de ses ailes. Ce steamer est monté à Sorel et en a fini pour la saison. Le *Montréal*, qui portait la malle de samedi soir, ne put aborder à son quai, dimanche matin, en conséquence du gros vent, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on put mettre la malle à terre. C'est à cette tempête, sans doute, que nous sommes redevables de l'absence des steamers de la malle et de l'opposition, lundi, mardi et mercredi, dans notre port. C'était clore la navigation par trop à bonne heure. Il faut dire que les deux lignes de steamers, que nous avons, ont été, cette année, tout-à-fait malencontreuses. Depuis trois mois, les meilleurs d'entre eux ont été tour à tour plus ou moins endommagés, et, depuis quinze jours, ils l'ont tous été sans exception, si bien qu'à l'heure qu'il est, le *Québec*, le *Lord Sydenham*, la *Queen* et le *Rowland Hill*, ne marchent pas. Nous ne pouvons dire si c'est dû à l'opposition ou non, mais il nous semble que l'esprit de concurrence et le plus ou moins d'excitation qu'il amène toujours à sa suite, a fait abandonner les soins prudents qu'il faut à tous steamers, et est la cause de cet état de choses. Le public souffre et ne dit mot, le bonhomme qu'il est.

Le *Colodonia*, parti de Liverpool le 19 octobre, est arrivé à Boston le 3 novembre après un passage de 15 jours. Les nouvelles et surtout les *dépêches* au gouverneur-général, apportées par ce steamer, ne laissent pas d'être d'une importance majeure. Les affaires diplomatiques, qui se transigeaient à Londres, nous a dit un monsieur qui en arrive, étaient d'un si haut intérêt pour les puissances de l'Europe, qu'il était parti de la capitale, pendant une semaine, treize courriers extraordinaires de l'ambassade de Russie, ce qui prouve, au moins, que l'empereur Nicolas aime à savoir ce qui se passe sur les bords de la Tamise. Des *dépêches* du département de la guerre (*Horse Guards*) sont arrivées en cette ville, adressées au commandant des forces. Les instructions sont positives, suspendant et défendant, jusqu'à nouvel ordre, les permis d'absence (*leave of absence*), et plusieurs officiers se disposant à partir pour l'Angleterre, ou déjà en route, ont rejoint leurs régiments. Ces circonstances jointes à l'activité qui se déploie en ce moment, en Angleterre et en Canada, sous un point de vue militaire, les immenses travaux qui se font dans les arsenaux et dans les chantiers de la marine, et les constructions et fortifications qu'on érige dans plusieurs parties de la colonie, commencent à nous faire croire qu'il se prépare quelque chose de *neuf*, ou bien plutôt quelque chose de *chaud*. Dans plusieurs ports de la Grande-Bretagne, le gouvernement a ordonné que des frégates à vapeur de première classe fussent prêtes pour un certain temps déterminé, suivant la teneur des contrats, avec injonction expresse d'exiger la pénalité entière imposée aux contracteurs en cas de non exécution au temps dit.

La question toute simple qui se présente, à la pensée de tous ces préparatifs, est celle-ci : pourquoi se battre ? Ceux qui croient savoir, vous diront, en vous montrant l'océan ; vous avez entendu parler sans doute d'une contrée lointaine peuplée de forêts et de bêtes féroces, eh ! bien, cette contrée nous appartient et la confédération Américaine, qui veut tout accaparer en Amérique veut l'engloutir dans ses immenses limites ; de l'autre côté le frère Jonathan vous dira, lui : cette vallée de l'Orégon, nos enfans y sont allés un matin et la trouvant fertile et inhabitée, ils ont mis la cognée aux pieds de l'arbre et à la sueur de leur front, ils ont élevé leur cabane sur cette terre hospitalière, et aujourd'hui on veut les déposséder. Vous remarquerez en passant que les deux parties n'ont pas plus de titres l'une que l'autre aux possessions en litige, si ce n'est que l'une ou l'autre a passé peut-être dans ces prairies par hasard, du tems du roi Dagobert. Eh ! bien pour et à cause de ces quelques cents acres de terre, non défrichées, situées presque aux extrémités de ce continent, où il n'y a encore rien à avoir, rien à faire, que le commerce ou l'industrie n'a pas encore exploitées, ni fécondées, que des milliers de particuliers en Angleterre peuvent acheter individuellement

avec la moitié de leur fortune privée ; pour ce territoire, disons-nous, dont le nom ne nous est parvenu qu'hier par accident ; deux des plus grands peuples de la terre vont tirer leur épée de combat, et se détruire à qui mieux mieux ; des villes seront brûlées, des armées massacrées et quand on sera fatigué de s'entre-tuer, de se détruire, de massacres et de pillages, la paix sera conclue comme toujours à l'avantage des deux parties belligérantes, mais pendant la guerre l'industrie est suspendue, le commerce arrêté, l'agriculture négligée, et comment donc vivront en Angleterre ces milliers de pauvres qu'on peut à peine nourrir pendant la paix ? Comment pourra-t-on contenir la fureur indocile des classes inférieures ? Pourra-t-on faire des soldats, de plusieurs millions d'hommes ? Qu'en fera-t-on donc ? Ce sont là de graves questions qui, selon nous, feront penser et réfléchir deux fois les hommes d'état de la métropole avant de les laisser aller à des idées martiales.

D'ailleurs les progrès de la civilisation, à notre avis, ont décréé entièrement la pensée de la guerre. L'esprit des peuples, est à la paix, essentiellement industriel et ayant en vue uniquement le bien-être matériel ; la pensée d'aujourd'hui, des populations civilisées tend à l'amélioration, le perfectionnement de l'humanité. Un moment de mauvaise humeur diplomatique, une susceptibilité fatiguée de patience, et mille circonstances peuvent, il est vrai, amener une rupture, voir même, une déclaration de guerre. On se battra pendant quinze jours ou un mois, et il pourrait bien y avoir du dégât, car comme dit souvent le duc de Wellington, ce ne sera pas une petite guerre que fera l'Angleterre en ce moment ; nous admettons cela, mais ça ne durera pas ; encore une fois l'esprit des temps est à la paix, au commerce à l'industrie, et la guerre est passée de mode. Ceci est si vrai, qu'en comparant les choses d'aujourd'hui et celles d'hier, on voit toute la différence. On se serait battu mille fois, il y a un siècle et même il y a 50 ans, pour de bien plus frivoles sujets de différends, que ceux qui agitent la diplomatie actuelle en Europe et en Amérique.

Puisque la guerre est un si mauvais rêve, une chimère, une folie, une vieille défroque usée dont le clinquant ne peut plus séduire, que les gens ruinés, et les mauvais sujets, qui n'ont pas de place dans une société bien organisée, puisque la gloire des combats est quelque chose de vaporeux, d'idéal qui n'a plus de prise sur des esprits positifs comme les nôtres, soyons donc tranquilles, et constations comme à l'ordinaire, la marche des progrès dans nos rangs, et ces mille petits riens qui remplissent notre pacifique existence et l'histoire de la semaine.

Les huîtres sont arrivées ! non pas les huîtres de New York fades et sans goût, mais les huîtres d'en bas, de par chez nous, de Caraquet, de Cocagne, bouetouches et autres, avec une petite odeur de salin, délicieuses, ex-